

LES HOMMES QUI PLANTENT DES ARBRES

Président de l’Association française d’agroforesterie, Alain Canet dirige également Arbres et paysages 32 dans le Gers. C’est son expérience de fils de paysans conscients des ravages de l’arrachage des haies qui l’a conduit, aujourd’hui, à une activité de chercheur militant pour une conversion agricole « vertueuse » autour de l’arbre. Et il n’hésite pas, à rebrousse-poil des idées reçues, à qualifier l’agroforesterie d’« intensive » et « productiviste » !

Quand on critique la « révolution verte », on pense à la monoculture à outrance, et aux ravages de l’utilisation excessive d’intrants. Mais on évoque rarement l’un de ses aspects fondamentaux : le remembrement…

Arbres et paysages 32 est issue du remembrement. À l’époque nous nous sommes dits : « c’est une bêtise monumentale, il faut qu’on la répare, et réparer c’est prévenir. Dans un département très agricole, avec du relief, trop agrandir les champs, ça ne pardonne pas ! Au moindre gros orage, toute la terre est dans la rivière ». C’est ainsi qu’est née une association départementale, force de proposition sur le terrain, pour dire aux agriculteurs : « ne coupez pas, gérez, entretenez, et si vous avez fait la bêtise de couper, réparez ! » C’est chaque jour un peu plus vital. L’association française d’agroforesterie s’inspire fortement de cette expérience. Notre travail, c’est l’information, la sensibilisation, et la recherche. Tout est à faire pour redonner du sens à nos paysages. Nous sommes dans les balbutiements du lancement de notre métier. Il faut commencer par déminer les idées reçues…

Tout est à faire pour redonner du sens à nos paysages. Il faut commencer par déminer les idées reçues…

Quelles idées reçues avez-vous à combattre ?

La conviction, par exemple, que l’arbre pousse en forêt, alors qu’il en existe au moins autant hors des forêts, et que son avenir est aussi, surtout, hors la forêt – au delà des préjugés sur les différences de comportement entre arbre champêtre et arbre forestier. L’agroforesterie part d’un préalable : les sols doivent toujours être couverts, et, si possible, jamais travaillés. Nous avons besoin de grandes plantes – les arbres – de moins grandes – les blés –, et de plantes intercalaires. Il faut du végétal au sol pour se nourrir. La permaculture, c’est ça, donner de la matière organique au sol pour qu’il vive. Regardez un sol difficile, en été, dans un bois : vous y trouvez de l’humidité, alors que le champ d’à côté n’en a pas. Sur un coteau du Gers, en plein été, un petit bois mobilise d’impressionnantes quantités d’eau sans qu’il pleuve. Pourquoi le bois où poussent énormément de plantes, est-il si productif ? Cela relativise toutes les notions de décroissance, d’extensivité, de repos du sol… et même d’utilisation du compost dont on croit à tort qu’il est obligatoire. La nature, en forêt, sait produire des quantités de biomasse fabuleuses et une biodiversité phénoménae, juste avec le CO2, la photosynthèse et un peu d’eau. L’agroforesterie veut imiter le modèle de la forêt : cultiver plusieurs plantes, tout au long de l’année, avec des arbres au dessus d’elles. On va ainsi vers l’autofertilité et une utilisation moindre d’intrants.

Moindre ou nulle ? L’agroforesterie rime-t-elle avec agroécologie ?

On ne peut pas dire à un agriculteur qui entre dans l’agroforesterie : « arrêtez tout », il se ruinerait si son système tient grâce aux intrants. C’est sur la transition qu’il faut travailler aujourd’hui : comment passer d’un système à un autre par étapes ? Et la solution, c’est le génie végétal : ce sont les plantes qui vont réparer le sol ! L’objectif, c’est de les associer pour faire remonter des matières organiques et de la vie dans le sol. On va ainsi, progressivement, vers

l’autofertilité. Cela prend le temps qu’il faut ! Nous n’avons pas intérêt à être trop manichéens. Les agronomes de salon radicaux sont un peu pénibles pour nous, parce qu’il faut d’abord engager la première marche.

Quelles sont les différences de comportement entre arbre campagnard et arbre forestier ?

En contexte forestier, les arbres se protègent les uns les autres, alors qu’un arbre champêtre, même en ligne, est un peu seul : il prend tout de plein fouet, le vent, le chaud, le froid, l’humide, le sec. Être en plein vent, dans un champ cultivé, l’oblige à développer un système racinaire au dessous de celui des autres plantes : il va développer un système racinaire beaucoup plus dense, plus profond, une capacité à résister aux coups durs. Et sa résistance va servir l’agriculteur. Plutôt que de concurrence des cultures, il s’agit d’une complémentarité.

Pourquoi récusez-vous la notion d’extensif, alors que l’intensif est lourd de connotations négatives ?

Prenons l’exemple de la *dehesa* espagnole : il existe en Estramadure des zones qui seraient désertiques sans les chênes verts et les chênes lièges. C’est sous eux que pâturent les porcs qui fournissent le *pata negra*, un jambon à très haute valeur ajoutée, grâce à une production de glands incroyables – les porcs en mangent trois mois dans l’année ! Dans ces zones arides, on produit du chêne liège, donc du liège du chêne vert, donc du bois, des glands et des animaux. On appelle cela de l’agriculture *extensive* ; moi, je la qualifie d’*intensive*, puisque que sur une zone donnée, vous produisez un maximum de vie et renforcez l’écosystème. Cela nous oblige à déplacer nos curseurs et modes de pensée. Je suis un productiviste acharné, je souhaite que chaque parcelle agricole ait la chance d’avoir le mode d’expression forestier ; le sol le demande ! Ce que nous cherchons à faire en est une traduction : associer blé et luzerne, par exemple et planter des arbres à leur côté, pour que le sol puisse bénéficier de ce recyclage permanent. Notre métier, c’est de trouver le bon compromis, c’est à dire le bon nombre d’arbres à l’hectare pour optimiser une production. C’est pour cela que la notion d’extensivité est perverse. L’agroforesterie produit aussi une protection de la biodiversité. Or aujourd’hui, on veut opposer protecteurs et producteurs, chacun campant sur ses position en évitant le dialogue !

Notre métier, c’est de trouver le bon compromis, c’est à dire le bon nombre d’arbres à l’hectare pour optimiser une production.

Les atouts de l’agroforesterie s’appliquent-ils aussi à l’élevage ?

Prenez un oeuf agroforestier et un œuf qui ne l’est pas. En photo, on a du mal à voir la différence ! Elle est pourtant fondamentale et spectaculaire. Avec un œuf agroforestier, on est sûr que les poules ont vécu dehors, ont mangé des insectes, de l’herbe, qu’elles ont moins consommé d’aliment, subi moins de stress, donc n’ont pas été gavées d’antibiotiques. Le confort animal rejoint celui du consommateur qui mangera des œufs plus riches en nutriments. Et au dessus des poules, il y a un arbre – donc des feuilles et des fruits – qui protège leur bâtiment des vents dominants, fournit du bois de chauffage pour l’école voisine et

qui recycle les effluents des poules pour se nourrir ! C’est un cercle vertueux riche d’atouts économiques : l’égaleur qui vient tailler les arbres se paye en vendant le bois. C’est le message que nous devons faire passer : ces arbres n’exigent rien pour pousser, ils offrent une ressource nouvelle, gratuite, renouvelable à l’infini. Grâce à eux, on peut aussi recréer de l’activité et de l’emploi. Il en existe des exemples multiples ; notre travail est désormais de les agréger, et de remettre du sens dans les pratiques.

C’est le message que nous devons faire passer : ces arbres n’exigent rien pour pousser, ils offrent une ressource nouvelle, gratuite, renouvelable à l’infini.

AFAF - www.agroforesterie.fr

N’ÉCRASEZ PAS LES PAYSAGES

 © Pierre Leubier / Extrait « Ralentissez: n’écrasez pas les paysages ». Paysage urbain et parcours en poésie - Éditions Ousia, 2001


FRANCIS HALLÉ, BIOLOGISTE PERCHÉ

Il est célèbre pour sa défense des forêts primaires et l’expérience du radeau des cimes sur la canopée tropicale depuis 1986. Chez Francis Hallé, biologiste et botaniste, l’amour de l’arbre est enraciné depuis l’enfance – proche de la forêt de Fontainebleau – et universel. Arbres des villes, des champs ou des forêts, il est leur défenseur autant que l’explorateur de leurs particularités, biologique et symbolique.

Qu’est ce qu’un arbre ? Ça semble évident, pour tout le monde… De ces évidences qui s’avèrent souvent fausses ou du moins complexes. Francis Hallé aime à ce sujet citer Alessandro Barrico : « *Définir l’arbre, c’est comme définir la bêtise ; c’est presque impossible et pourtant nous en connaissons tous des exemples.* »

Qu’est ce qui définit l’arbre vis-à-vis de la plante ? Ni le tronc ligneux, ni la présence de branches, ni la hauteur… Les réponses sont plus culturelles que déterminées par la biologie. Et quelle connaissance réelle avons-nous d’eux ? Sait-on, par exemple, que les arbres sont les plus grands et les plus vieux êtres vivants ? Que la surface, complexe à calculer, d’un arbre moyen tels que ceux de nos rues peut atteindre 200 hectares si l’on additionne celle des branches et des feuilles ?

La science à ce sujet a avancé ces dernières années, et Francis Hallé est l’un des artisans de ces découvertes. Il a notamment développé l’hypothèse de l’arbre moderne ⁽¹⁾ comme colonie par sa capacité à se multiplier à partir de la division : « Si je coupe un arbre en deux, cela fait deux arbres ». On lui doit également le poétique concept d’« arbres timides » qui vent qu’entre sujets de certaines essences (pins notamment), on évite de se mélanger les branchages. Il a également montré que les arbres communiquent pour se protéger de leurs prédateurs. Comment l’homme, ce « singe descendu des canopées » selon son expression, peut-il et doit-il vivre avec l’arbre aujourd’hui ? En cessant, déjà, les dégâts irréversibles qu’il inflige chaque minute aux forêts primaires. Mais elles ne sont pas les seules cibles de la vindicte humaine. « L’arbre en ville déplore-t-il, est relégué trop souvent au rôle de mobilier urbain ». Et de dénoncer « l’arnaque financière, écologique, patrimoniale » qui consiste à couper de vieux arbres pour en planter de nouveaux.

Chaud partisan de l’agroforesterie , il dénonce l’obsession monoculturelle qui touche en Europe aussi bien l’agriculture européenne… que la forêt : « Les Landes sont une monoculture de pins comme Tronçais est une monoculture de

chênes ! Or la nature n’est pas monoculturelle, ou exceptionnellement, avec les mangroves. C’est le mélange des espèces qui donne une végétation saine. Dans une forêt, une maladie tuera un arbre, mais pas toute l’espèce ! Les agriculteurs sont contraints aujourd’hui d’utiliser à l’excès des produits extrêmement toxiques, pour lutter contre des parasites beaucoup plus nombreux qu’au siècle dernier, parce leurs prédateurs ont disparu avec l’arrachage des haies. Pour que ces prédateurs reviennent et jouent leur rôle, il faut des arbres à proximité des cultures. L’agroforesterie était d’abord une pratique traditionnelle en France. Il s’agit d’un simple retour aux sources. Dans les pays tropicaux, en Indonésie notamment, il existe de gigantesques et magnifiques agro forêts, à production constante : toutes les plantes sont utiles et ceux qui s’en occupent jouissent d’un niveau de vie qu’on peut leur envier. Cela fait partie, pour moi, des rares solutions qui se présentent actuellement, en Europe. »

Post-scriptum

Peu après la rédaction de cet entretien avec Francis Hallé, les premiers jours de juin, la Turquie entrait en ébullition. Au départ de ce mouvement d’insurrection, la menace pesant sur le parc Gezi, rare poumon vert d’Istanbul, que le gouvernement souhaite éradiquer pour faire place à un centre commercial. C’est face à l’arrachage programmé de vieux arbres que les citoyens stambouliotes ont occupé la place Taksim. Prétexre certes à l’expression d’un ras-le-bol face à l’authoritarisme, mais beau symbole, que de préserver la beauté gratuite et utile contre l’envahissement du commerce.

1. Ce n'est pas le cas des palmiers, par exemple (arbres dont le tronc, par ailleurs, n'est pas en bois).

Film Né d'une rencontre artistique suite à Estuaire 2009, le film Éloge de l'arbre, réalisé par Éric Watt, est un manifeste poétique et écologique où deux humanistes, Gilles Clément et Francis Hallé, discutent à une table tandis qu'un arbre évolue au gré des saisons et qu'une femme, Anne de Sterk, devient plante.

Bibliographie sélective Plaidoyer pour l'arbre (Actes Sud, 2005) Du bon usage des arbres. (Actes Sud, 2011)

L'arbre est un être vivant, sensible, qui a des besoins, qui se défend, qui se reproduit, qui a une histoire, qui a une personnalité, qui a une âme.

L'arbre est un être sensible, qui a des besoins, qui se défend, qui se reproduit, qui a une histoire, qui a une personnalité, qui a une âme.

CONVENTIONNELLE, DURABLE, RAISONNÉE, AGROÉCOLOGIE

Ce que nous appelons agriculture *conventionnelle*, soit une production utilisant une mécanisation poussée et des pesticides et engrais chimiques pour des rendements élevés (l’ensemble des différents produits apportés aux sols étant désigné sous le nom global d’intrants) est issu de la « Révolution verte » née après les deux guerres mondiales et n’est devenue conventionnelle que par opposition à d’autres pratiques alternatives comme l’agriculture biologique. Définie depuis les années 20, cette dernière correspond à un label défini par un cahier des charges interdisant l’usage d’engrais chimiques de synthèse et de pesticides de synthèse, ainsi que d’organismes génétiquement modifiés.

C’est également un label et une certification qui qualifie en France l’agriculture *raisonnée*, apparue suite aux critiques adressées à l’agriculture intensive et qui doit prendre en compte la protection de l’environnement, la santé et le bien-être animal. Cent trois exigences définissent ce mode de production promu par le réseau FARRE, qui veut optimiser mais ne norme pas l’utilisation d’intrants et autorise l’utilisation des OGM.

Mouvement et discipline scientifique plutôt que label, l’*agroécologie* (mot apparu en 1928) prône le respect des écosystèmes et tente une approche globale des dimensions économiques, sociales et politiques de la production de nourriture. Refus des intrants, mais aussi sélection des variétés les plus adaptées pour une autonomie alimentaire, optimisation de la consommation d’eau, lutte contre l’érosion, reboisement, transmission des savoir-faire paysans. Elle fait appel à de multiples techniques : citons la *permaculture*, qui prône une couverture permanente du sol en l’absence de labour et une rotation des cultures permettant la régénération des sols ; l’*agroforesterie*, qui, en associant des plantations d’arbres à des cultures ou des pâturages (des noyers et du blé par exemple) permet d’enrichir le sol, de limiter voire d’abolir l’utilisation d’intrants et d’obtenir de meilleurs rendements.

L’agriculture *durable* (qui se veut calquée sur les principes du développement durable reconnus par la communauté internationale à Rio de Janeiro en juin 1992) vise une amélioration dans la soutenabilité (*sustainable*, en anglais) du système, en créant plus de richesses pérennes et d’emplois par unité de production, sur une base plus équitable.